

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jueidis

ABONNEMENT :

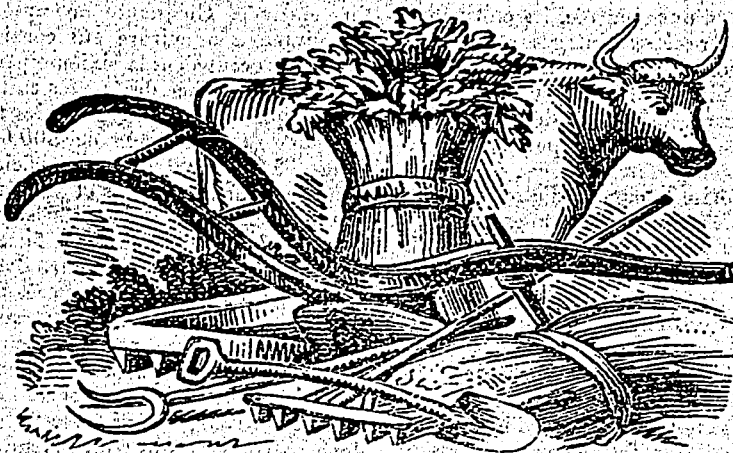
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

Le insertion, 10 cts. la ligne
2e " etc. 3 cts.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

Races bovines de l'Angleterre.

RACE D'ANGUS—Sur la côte est ou plutôt nord-est de l'Ecosse se trouve une des plus précieuses races de boucherie des îles Britanniques. Cette race est la race d'Angus ainsi appelée du nom primitif du comté où elle s'est formée. Le comté d'Angus porte aujourd'hui le nom de Forfar et se trouve placé entre le 56e et le 57e degré de latitude nord. Toute la région dont le comté de Forfar est le centre et qui est formée des comtés de Nairn, d'Elgin, de Banff, d'Aberdeen, de Kincardine, de Forfar, de Perth, de Fife, de Kinross et de Clackmannan est connue généralement sous le nom des *lowlands* ou *basses terres* de l'Ecosse.

L'histoire de cette race, comme celle de toutes les races améliorées et plus peut-être que toute autre, race mérite une étude spéciale, car elle s'est formée dans des conditions et par des moyens qui se recommandent fortement à l'imitation des éleveurs désireux de rendre le bétail de leur localité d'un entretien lucratif.

Les *lowlands* de l'Ecosse, sont habités par deux espèces de bêtes bovines dont le caractère distinctif le plus saillant est dans l'absence ou dans la présence des cornes. Toutes les bêtes pourvues de cornes ont une grande ressemblance de conformation et d'aptitudes. On remarque bien quelques différences dues au milieu dans lequel les races se sont développées, mais leur conformation générale est sensiblement la même. Leur aptitude spéciale est presque exclusivement la production du lait, avec une certaine facilité à l'engraissement chez les variétés entretenues dans les localités les plus riches en fourrages.

Les bêtes dépourvues de cornes sont surtout remarquables par leur aptitude à l'engraissement; et, parmi ces dernières, la race spéciale dite d'Angus, tient le premier rang.

Il est plus que probable que la souche des familles à cornes est la race des *hautes terres* ou *highlands*. Ce sont, dit M. Em. Baudement, les mêmes proportions générales que dans les ani-

maux des terres hautes, les mêmes tendances à la symétrie du corps, la même brièveté de la tete et du museau, le même plan dans la disposition des cornes. Les différences proviennent des différences propres aux milieux, de spéculations diverses dont le bétail a été l'objet, et aussi des goûts particuliers des éleveurs. Dans une contrée naturellement plus riche et plus douce que celle des Highlands, la race primitive a pu gagner de la taille tout en restant cependant petite, prendre une peau plus fine, des poils plus courts et moins rudes, développer ses aptitudes laitières, répondre mieux ainsi aux besoins d'un pays qui se préoccupait surtout de sa propre consommation domestique. Par ses qualités laitières, elle a acquis ensuite une valeur que le producteur a cherché à augmenter sur presque tous les points, et qui est devenu le principal trait distinctif des animaux. Cette modification dans les facultés, jointe à l'accroissement de la taille, a eu pour effet de rendre les formes moins compactes en général, plus anguleuses que chez les bêtes des Highlands; en même temps que d'affaiblir l'aptitude à prendre de bonne heure et rapidement la graisse. Les animaux sont, du reste, robustes et peu exigeants.

On a bien prétendu quelquefois attribuer cette formation des races à cornes à certains croisements qui pourraient avoir eu lieu, à des époques plus ou moins éloignées, entre la race du pays et quelques reproducteurs de races étrangères; et même à la substitution pure et simple de ces races étrangères à la race indigène. Mais cette opinion ne peut être soutenue, car nous trouvons des différences énormes entre la race actuelle et celles qu'on lui donne pour types. Nous pourrions donner ici quelques détails qui appuient fortement notre avancé; mais cela nous entraînerait trop loin et nous avons hâte d'en venir à notre sujet principal.

À côté des races à cornes laitières, se sont développées dans les mêmes comtés des animaux sans cornes qui se recommandaient particulièrement par leur aptitude à prendre la graisse et par leur plus forte taille. Leur douceur, remarquable était parfaitement en harmonie avec leur disposition à l'engraissement. L'absence de cornes permettait aux éleveurs de les placer

en grand nombre et sans danger dans un espace plus resserré. Enfin, tout, au physique comme au moral, annonçait qu'ils étaient faits pour l'engraissement. Ils furent bientôt appréciés à leur valeur et furent alors soumis à des soins spéciaux dans le comté de Forfar surtout, et leurs qualités augmentèrent rapidement. Comme cela a lieu pour toute amélioration vraiment profitable à l'agriculture d'une contrée, les cultivateurs écossais surent bientôt reconnaître les avantages qu'ils pourraient retirer de la race sans cornes. Peu à peu cette dernière se multiplia beaucoup, et agrandit rapidement son domaine aux dépens des races pourvues de cornes. Elle les déposséda d'une partie du terrain qu'elles possédaient, et, depuis lors jusqu'à nos jours, elle n'a pas cessé ses empiétements.

Mais la race d'Angus n'a mérité l'honneur d'être substituée aux races à cornes qu'en s'améliorant et en augmentant ses aptitudes; changement qui n'a pu avoir lieu que par l'amélioration de la culture. En effet, l'élevation du bétail d'Angus coïncide parfaitement avec ce perfectionnement des opérations culturales et cette fertilisation du sol dont l'Ecosse nous a donné un exemple étonnant vers la fin du dernier siècle.

Nous pouvons suivre le perfectionnement de cette race, aussi sûrement que l'amélioration du sol et de la production fourragère. L'Ecosse n'a pas toujours été comme aujourd'hui un pays modèle en culture. Nous avons déjà fait connaître dans une précédente causerie que ce pays était d'une pauvreté excessive il y a quelque 70 à 80 ans. Alors il n'avait pas de bétail amélioré, tout y était arriéré et dans un état de profonde misère. Aucun peuple sur la terre ne se nourrit plus mal que se nourrissait le cultivateur écossais avant l'heureuse transformation de sa culture.

A cette époque, on y rencontrait peu de sujets laitiers comme on en voit aujourd'hui, et encore moins de races de boucherie proprement dites; on n'élevait et n'entretenait que des bœufs de travail. Les chevaux étaient en petit nombre. Maintenant quel changement radical! Les races bovines sont exclusivement bétail de vente, un très-faible nombre de bœufs sont employés aux travaux de la terre et jamais pendant plus d'une année; les chevaux seuls font tous les charrois et la plupart des autres opérations de culture. La production fourragère a augmenté dans une énorme proportion et le bétail s'est amélioré partout. Le pays où vit la race d'Angus n'a pas été le dernier à entrer dans cette voie et ses animaux se sont transformés avec sa culture.

Le point de départ de la transformation de la culture écossaise a été l'introduction de la culture du navet. C'est sur cette plante fourragère que se sont basés tous les autres perfectionnements. Elle a été le principe de l'assolement alterne et des rotations régulières, elle a préparé les matières alimentaires nécessaires au bétail pour une abondante nourriture d'hiver; en un mot, elle est devenu le moyen d'améliorer le bétail par la culture et la culture par le bétail; problème si difficile que nous y travaillons depuis au-delà de quarante ans sans être encore parvenus à lui donner une solution satisfaisante.

Le navet, d'une culture très-facile en Ecosse, donne généralement de faibles produits sous notre climat; nous ne pouvons par conséquent en retirer des avantages aussi grands que le cultivateur écossais. Mais beaucoup de plantes analogues au navet, remplissant le même but dans la culture et réussissant mieux sur nos terres, pourraient lui être substituées et produire ici les mêmes effets que le navet en Ecosse.

Les commencements du navet ne furent pas brillants en Ecosse; car, à comme ailleurs les innovations ne furent acceptées qu'avec répugnance par la masse des cultivateurs. On ne peut leur en faire un reproche; c'est même une mesure de prudence, autrement la fortune générale serait souvent grave-

ment exposée.

C'est vers 1754 qu'un fermier écossais essaya pour la première fois la culture du navet; son exemple n'eut pas d'abord d'imitateurs. En 1775 cette culture commença à se répandre. En 1807 dans le comté de Kincardine, où le navet fut d'abord introduit, la plante fourragère occupait un septième de la surface cultivée. Cinquante ans après, quoique l'étendue de terrain livrée à la culture eût considérablement augmentée, les navets en occupaient la sixième partie. Dans cette même année de 1857, la surface des terres cultivées en navets dans les dix comtés qui forment la région des terres basses dont nous nous occupons était de près de 300,000 arpents. Cette étendue forme 15 pour 100 de la superficie totale des terres soumises à un assolement régulier et pourtant les navets ne constituent que les trois quarts de la surface consacrée aux plantes sarclées; car il est bon d'ajouter que le fermier écossais ne s'est pas contenté du navet. Une fois entré dans la voie des améliorations, encouragé par les heureux succès qu'il remportait, il a cultivé d'autres plantes sarclées, entre autres les choux qui sont une précieuse ressource pour la nourriture de la fin de l'hiver et du commencement du printemps. En outre, les fourrages verts et les herbages de toutes sortes couvrent 37 pour 100 de la surface cultivée; ce qui, avec 20 pour 100 de plantes sarclées donnent 57 pour 100 pour l'étendue en plantes fourragères sur toute la superficie des terres cultivées, et 43 pour 100 seulement pour les céréales et les plantes industrielles.

Cette forte quantité de fourrages donnée à des bestiaux qui en tirent un excellent parti produisait une masse énorme d'engrais qui apportait la richesse et la vie dans les cultures où jadis la misère était générale. Mais bientôt on comprit que l'on pouvait encore élever la fertilité des terres par quelques engrais commerciaux très-riches. On importa en grande quantité le guano et la poudre d'os; et, maintenant, il n'y a pas de fermes qui n'achètent ces engrais pour le besoin de leur culture et surtout pour leurs navets.

Aujourd'hui toutes les fermes, même celles de 40 à 50 arpents engraisent bon nombre d'animaux.

M. Em. Beaudement, nous donne ainsi le résumé des opérations commerciales qui se font sur la côte Est de l'Ecosse.

"Elgin et Banff eux-mêmes expédient directement sur Londres les animaux qu'ils ont préparé pour la boucherie; toute la côte en fait autant. Les comtés d'Angus et de Kincardine, les parties les plus riches de Perth et des comtés plus méridionaux, le comté d'Aberdeen, où s'engraisse plus de bétail qu'en aucune autre contrée de l'Ecosse, le comté de Clackmannan, où l'industrie de la distillerie laisse des résidus employés à l'engraissement, toute notre région des Lowlands de l'Est, en un mot, est aujourd'hui un des centres les plus actifs pour la production de la viande. Elle n'engraisse pas seulement les animaux qu'elle a fait naître, elle demande aux contrées voisines, principalement aux terres hautes, le nombre complémentaire de bouches dont elle a besoin pour utiliser ses abondantes récoltes....."

REVUE DE LA SEMAINE

Nous avons appris avec douleur que la maladie de Mgr. l'archevêque de Québec s'est aggravée de manière à faire concevoir des craintes sérieuses sur son état, quoiqu'il n'y ait pas encore lieu de désespérer. Sa Grandeur a reçu l'Extrême-Onction vendredi dernier. Partout, dans l'archidiocèse, des prières se font pour le rétablissement de sa santé.

NN. SS. les Evêques de Montréal, des Trois-Rivières et de St. Hyacinthe ont été l'objet de magnifiques ovations à leur

retour dans leurs villes épiscopales. A la Cathédrale des Trois-Rivières, on lisait au-dessus de l'autel, dit le *Nouveau-Monde*, les mots suivants tracés en lettres d'or : "Merci; d'avoir voté pour l'infailibilité." Dans leur belle et sublime simplicité, ces mots révèlent des cœurs pleins de la foi la plus ardente. Ils édifient autant et même plus que ne pourraient le faire de longs discours. Tout ce qu'a écrit le *savant* et *orthodoxe* rédacteur du *Journal de Québec* sur la matière ne vaut pas un seul de ces cinq mots. Ce cher rédacteur! Lui, qui fait de si longs éditoriaux à propos d'affaires municipales, n'a pas jugé nécessaire de faire un article qui en valût la peine touchant le dogme de l'infailibilité pontificale. Il est à présumer qu'il n'avait pas sur ce dogme les lumières extraordinaires dont il a été gratifié à propos de celui de l'Immaculée-Conception. *Fiat lux!!!*

Le vénérable évêque de St. Boniface, Mgr. Taché, est parti la semaine dernière pour la Rivière-Rouge. M. Royal, rédacteur-en-chef du *Nouveau-Monde*, l'accompagne. C'est la seconde fois, dans l'espace de six mois, que Mgr. Taché fait le très-pénible voyage de la Rivière-Rouge dans l'intérêt de son peuple. On reconnaît bien là le cœur brûlant de charité du missionnaire, de l'apôtre, de l'un de ceux qu'un saint Evêque de France appelait dernièrement au Concile du beau nom de *Pieds nus de mon Dieu*.

En récompense de ses longs travaux en faveur de la cause catholique, M. le Grand Vicairé Raymond, Supérieur du Séminaire de St. Hyacinthe, a reçu de Rome, à la demande de Mgr. l'Evêque de St. Hyacinthe, les titres de Docteurs en théologie et de Camérier secret de Sa Sainteté. M. le G. V. Raymond est donc prélat romain et a droit à la qualification de *Monseigneur*; nous l'en félicitons bien respectueusement.

Le corps de troupes, que le gouvernement fédéral a envoyé à la Rivière-Rouge, est encore loin d'être au terme de son voyage. M. Riel, président du gouvernement provisoire, a expédié un certain nombre d'hommes à sa rencontre, afin de l'aider à se frayer un passage à travers les lieux difficiles qu'il doit traverser.

C'est toujours le télégraphe qui nous transmet les nouvelles de la guerre franco-prussienne, nouvelles peu sûres par conséquent. L'échec, que les Français ont éprouvé à Weisseimbourg, a été réparé le lendemain. Le maréchal McMahon a repris sa revanche et 7 ou 10,000 hommes ont été mis hors de combat. Malheureusement, toujours d'après les dépêches, McMahon n'a pas eu le même succès dans un combat terrible, livré le 6 août, à l'ouest de Saarbruck, près des collines de Spilthern. Cette bataille, appelée bataille de Hageneau, a duré depuis 11 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir. Les Français ont été obligés de battre en retraite, laissant à l'ennemi 30 canons, 2 drapeaux et 6 mitrailleuses. Les pertes sont considérables des deux côtés. Des dépêches, en date du 9 août, annoncent que les Prussiens menacent Strasbourg, et que l'Italie et l'Autriche envoient chacune 100,000 hommes au secours de la France.

On dit que le gouvernement français a retiré ses troupes de Rome. Vu la crise actuelle, nos zouaves canadiens ont ajourné leur retour au pays.

Bien que nous formions des vœux très-sincères pour le succès de la France, dans la guerre qu'elle soutient, nous ne serions pas surpris, cependant, ni affligé outre-mesure, si elle était fort malmenée par la Prusse. La France, comme nation, comme gouvernement, finirait peut-être alors par comprendre qu'il faut adorer autre chose que les principes de 89; qu'il y a un Dieu, roi des rois et des peuples, une Eglise, son Epouse, un Pontife, son Vicairé ici-bas, dont les intérêts doivent avant tout être protégés et défendus. Ah! Napoléon III n'a pas jugé opportun de mettre ses armes au service de l'Eglise; quand un brigand couronné, Victor Emmanuel, la dépouillait de ses

Etats; quand des hordes, ivres d'impiété, se ruaient sur une poignée de héros chrétiens et les écrasaient, dans les plaines d'Italie, bien plus par le nombre que par la valeur; eh! bien, ces armes, qui sont demeurées oisives au moment même où la plus sainte des causes réclamait leur appui, seront peut-être inefficaces et frappées de faiblesse à cette heure solennelle que vient de marquer le cadran de l'histoire. Ce sang de la France, dont Napoléon III s'est montré si avare envers Dieu; coulera abondamment et inutilement, peut-être pour l'honneur national français.

Charlemagne a compris sa mission bien autrement que Napoléon III et les autres souverains de notre époque. Il a compris qu'il régnait par le Christ et pour le Christ: on ne règne avec profit et glorieusement qu'en comprenant cela. Sa vaillante épée a surtout été au service de l'Eglise; aussi fut-elle victorieuse dans plus de cinquante grandes batailles où ce prince commanda lui-même en personne. Empereur selon le cœur de Dieu, il laissa quelque chose après lui qui en valait la peine, quelque chose de stable, qui dura fort longtemps, qui dure même aujourd'hui encore: ce sont les Etats de l'Europe moderne, tirés du chaos affreux de la barbarie. Ajoutons que ce grand empereur, si grand que la grandeur a même pénétré son nom, ne passait pas ses nuits au théâtre ni dans les lieux mal famés; il les passait dans l'Eglise et chantait matines avec les moines.

Napoléon III et Napoléon I, bien différents de Charlemagne, n'ont pas eu l'intelligence des desseins de la Providence sur eux et leur famille. Au lieu de servir l'Eglise, ils ont travaillé à l'asservir, à s'en faire un instrument de règne; ils ont traité avec dérision le vicillard du Vatican, devant qui Charlemagne et toute son armée se prosternaient la face contre terre; ils ont tenté de lui fermer la bouche et d'empêcher sa parole toujours féconde, d'être entendue de leurs peuples. Dieu a déjà brisé l'un, la terreur des rois et l'effroi de l'Europe, comme un faible roseau; il est bien à craindre que l'autre soit blayé sans gloire de la scène de ce monde, et qu'il ne puisse léguer à son fils une couronne où l'on ne voit plus briller la croix.

Quelque soit le résultat de la présente guerre, il tournera, sans aucun doute, à la plus grande gloire de Dieu. Qui pourrait prévoir tout ce qui en sortira? Peut-être la restitution au Souverain Pontife de toutes les provinces qu'on lui a volées! Ayons confiance, les hommes s'agitent et Dieu les mène.

A propos de l'immortelle matinée du 18 juillet 1870, on lit dans le *Monde*:

"Un fait tout particulier et remarquable nous est signalé par notre correspondant. Au moment même de la proclamation du dogme de l'infailibilité, un orage qui grondait dès le matin sur Rome a éclaté tout à coup dans de terribles et extraordinaires coups de tonnerre, de sorte que la situation rappelait tout à fait celle du mont Sinaï et que le peuple recevait le dogme si impatientement attendu au milieu de la foule et des éclairs."

On lit dans l'*Echo de Rome* du 31 juillet:

"A propos du nom illustre que je viens de prononcer (celui de Mgr. Dupanloup), je vous dirai que son conflit avec M. Urquhart (touchant l'infailibilité) est loin d'être terminé. Ce dernier possède encore une douzaine de lettres destinées à faire beaucoup de bruit un jour. Déjà le public connaîtrait cette correspondance, si le Saint-Père n'était intervenu à propos. Quoique protestant, l'ex-diplomate anglais s'est incliné devant la volonté souveraine. Voulu faire du Pape l'arbitre international de la paix et de la guerre, il ne pouvait mieux faire qu'en déférant à ses conseils. Mais ce n'est que partie remise; un jour, l'histoire reprendra ses droits."

CORRESPONDANCES

Culture du tabac.

M. l'Éditeur.

Je lisais dernièrement sur un numéro de la *Gazette des Campagnes*, celui du 5, je crois, qu'un M. Desrochers a du tabac de 29 poncees de long sur 14 de large. L'année dernière, paraît-il, il en a récolté 43 livres d'excellent. J'en ai dans mon jardin de 36 poncees de long sur 24 de large; depuis quelques années, j'en récolte en moyenne plus de 100 livres. Quand on le fume, il a l'odeur et le goût des meilleurs cigares de Havane. C'est du tabac à larges feuilles; les cotons ou fibres des feuilles ne sont pas si gros que ceux du Connecticut, par conséquent, il est plus profitable.

Ange-Gardien, 14 août 1870. JEAN HUCOT, cultivateur

La base de l'agriculture

Le *Cultivateur*, publié à Casal de Montferrat, sous la direction de MM. Ottavi et Massaza, contient un article essentiellement vrai sur l'enseignement et l'éducation agricoles, que nous ne saurions nous dispenser de publier.

Quelle est la base de l'agriculture? Est-ce le climat, le sol, l'un et l'autre, la théorie des trois agents, celle des rotations, la direction administrative, la comptabilité, ou enfin, comme le veut M. Jamet, le rectum de la vache? Rien de tout cela, répond l'agronome de Casal. Ce sont là des colonnes, mais non pas la véritable base de l'agriculture. Voulez-vous que je vous dise quelle est cette base? C'est l'homme lui-même. Oui, l'homme est la base des bases! Sans l'homme le climat et le sol ne produiraient que des chardons et des épines, et le sol de notre planète serait ainsi transformé en une immense brousaille.

La base de l'agriculture, c'est l'homme! et cette base est d'autant plus ferme, l'édifice qu'elle soutient d'autant plus solide, que l'homme lui-même est plus parfait sous le rapport de l'instruction et de l'éducation agricoles.

La base de l'agriculture, c'est l'homme! Sans lui aucune amélioration agricole n'est possible. Si vous le laissez dans l'ignorance, l'agriculture reste stationnaire. Si, au contraire, vous l'instruisez à l'école des faits, la seule qui convienne à notre art, l'agriculture fera des pas de géant, même sans engrais, et qui plus est, sans argent, à son point de départ.

La base de l'agriculture, c'est l'homme! c'est-à-dire l'instruction et l'éducation agricoles. Si il y avait des écoles appropriées aux besoins de l'agriculture, comme il y en a pour les autres branches de l'activité humaine, on verrait bientôt les cultivateurs, dans le vaste champ où se déploie leur intelligence, produire des prodiges comparables à ceux des voies ferrées, des télégraphes, à tous ceux enfin de la mécanique et de l'industrie. Pourquoi, en effet, la science, si féconde en créations de pur agrément, serait-elle impuissante ou stérile à l'égard du premier de tous les arts, de l'art nourricier du genre humain? ou supposerait-elle le cultivateur plus rebelle à ses enseignements que l'ouvrier qui façonne les métaux ou transforme les produits de la culture?

L'instruction est la base, le principe de toute amélioration agricole. L'instruction est tout en agriculture. Avec l'instruction ou l'éducation, l'édifice agricole s'élève jusqu'au comble; sans instruction, toute construction est impossible. Détournons donc un moment nos regards du faite, pour les abaisser et les tenir fixés sur la base, l'édifice s'élèvera infailliblement. C'est par la base qu'il faut commencer.

C'est en vain que l'on préconise la bonne confection des en-

grais, qui coûte peu et qui rend beaucoup, sans l'instruction et l'éducation agricoles qui éclairent et forment le cultivateur, lui donnent la foi, l'excitent à bien faire, le font rougir de sa paresse et de ses haillons.

C'est en vain que l'on recommande les labours profonds et l'ameublissement du sol en été, parce que celui qui manque de foi manque aussi d'énergie.

C'est temps perdu que de recommander la rotation des cultures à qui n'en comprend pas la portée agricole et économique.

C'est temps perdu que de répéter mille fois l'éternel adage: *Ayez du bétail, si vous voulez avoir du pain*, sans qu'on en comprenne en vérité la portée, sans considérer que, pour produire beaucoup de pain avec beaucoup de bétail, il faut doubler et même quadrupler le capital d'exploitation.

C'est temps perdu, enfin, de crier qu'il faut à l'agriculteur des capitaux et du crédit. Sans l'éducation et l'instruction agricoles, il n'y aura pas de banques, ou, s'il s'en établit, elles ne produiront pas l'effet désiré; elles seront au service d'un petit nombre de privilégiés, de ceux surtout qui possèdent une instruction spéciale. Avec l'instruction, les banquiers pousseront comme des champignons, parce que l'instruction donne le crédit, et le crédit est l'essence, l'âme de la banque.

L'instruction et l'éducation valent pour les cultivateurs mille fois plus que l'argent.

Il y a de riches propriétaires qui se sont ruinés en quelques années, faute d'éducation vraiment agricole.

D'un autre côté, il existe de petits propriétaires qui se sont enrichis, en vendant leurs terres pour se faire..... devinez quoi..... Pour se faire..... fermiers! Ils n'avaient pas de fonds, et leur éducation agricole leur a servi de banquier, ils n'ont pas eu besoin de banque pour se procurer de l'argent.

L'éducation agricole vaut mieux que l'argent. Qui la possède bâtit sur le roc; qui la propage est un bienfaiteur; qui, pouvant en favoriser la propagation, ne le fait pas, est ignorant; qui est chargé de la propager, et ne s'en soucie pas, est un aveugle, on peut même dire un mauvais citoyen.

L'éducation agricole est préférable aux capitaux matériels. Sans elle, toutes les forces physiques du cultivateur, et, par suite, cette puissance de premier ordre pour les nations, qu'on appelle le climat et le sol, restent pendant des lustres et des siècles à peu près improductives.

Que l'on propage donc l'instruction agricole, et tout ce qui sera possible de savoir sera mis en œuvre pour donner à cette puissance le mouvement, la vie, la fécondité: la physique, la chimie, la mécanique, l'économie, la comptabilité, l'eau, le feu, l'air, la lumière, l'électricité; de plus, la politique, l'industrie, le commerce, les associations, les conversations, les amusements....., tout tournera à l'avantage de l'agriculture, qui elle-même tournera au profit de tous en mettant libéralement ses bienfaits à la portée de tous.

Puisse cette vérité être bien comprise! Pussions-nous un moment détourner nos regards du sommet de la pyramide agricole, pour les abaisser vers la base!

A. DE LAVALETTE.

Voilà des choses qu'il faudrait proclamer partout et bien haut; on ne saurait trop les répéter pour les faire entendre à ceux qui exercent une influence sur notre organisation sociale; à ceux à qui le pays a confié la destinée de cette classe nombreuse de cultivateurs, afin que par de nobles efforts ces représentants des intérêts agricoles puissent contribuer à en reprendre l'enseignement dans toutes les parties du pays, en établissant des écoles d'agriculture et en favorisant, par tous les moyens possibles, la circulation de journaux agricoles. Aucun motif d'ambition ou de haine personnelles de la part de

ceux qui ont la direction complète du mouvement agricole dans ce pays, ne devrait paralyser les efforts de ceux qui, depuis plusieurs années, se sont dévoués à la cause agricole avec un succès marqué, et qui malheureusement ont à lutter avec des hommes naguère leurs amis, et qui se font aujourd'hui leurs adversaires, au risque de démolir eux-mêmes ce qu'ils avaient si bien érigé : LA BASE DE L'AGRICULTURE.

Nous rougirions d'avoir à signaler tous les moyens employés par certains personnages dans le but de détruire un journal qui a contribué à répandre les connaissances agricoles chez la plupart des cultivateurs, d'après les nombreux témoignages que nous en avons reçus; nous pourrions même citer des attestations que nous conservons dans nos liasses et qui ont été écrites par ceux mêmes qui aujourd'hui nous combattent avec tant d'acharnement et de malhonnêteté.

On ne voudrait aujourd'hui qu'une chose : changer le programme d'un journal qui ne veut que le bien moral de la classe agricole en même temps que son bien-être matériel. Soyons donc généreux. Nous ne trouvons pas à redire contre ceux qui par circonstances se font cultivateurs, apôtres les plus dévoués de la colonisation, qui même ne connaissent pas de bornes à leur élan, pour tout ce qui a rapport aux intérêts agricoles; nous ne pouvons qu'applaudir aux vœux si souvent exprimés en ces occasions où l'on réclame avec tant d'ardeur les suffrages de nos libres et indépendants cultivateurs. Que ces bons Messieurs, de leur côté, nous accordent la liberté de suivre le programme que nous croyons devoir adopter à l'égard des cultivateurs pour lesquels nous voulons uniquement travailler, sans avoir à lutter contre les intrigues et la cabale de ceux qui ont mission spéciale de promouvoir les intérêts agricoles.

S'ils veulent être fidèles aux promesses faites aux cultivateurs, ils devront seconder nos faibles efforts, en nous accordant leur appui et par là établir l'agriculture sur sa véritable base.

Commençons par le commencement, et nous établirons dans le pays le véritable PARC de l'abondance et de la richesse, dans lequel l'indigent y trouverait, non pas un lieu de promenade, mais de quoi se nourrir et se vêtir; un parc au milieu duquel les cultivateurs érigeraient un monument de reconnaissance à ceux qui auraient véritablement travaillé à les rendre riches et prospères.

Un nouveau baromètre

Voulez-vous vous procurer un baromètre à peu de frais et beaucoup plus exacte que les baromètres qui se vendent? Prenez 9 grains de camphre, 9 grains de salpêtre et 9 grains de sel ammoniac. Dissolvez ces matières séparément dans de l'eau-de-vie d'au moins 18 degrés, ce qui se fait promptement pour les sels, mais plus lentement pour le camphre. Pour activer la dissolution du camphre, chauffez au feu ou à l'eau chaude le petit pot dans lequel il est renfermé.

Les matières étant dissoutes, mettez-les ensemble dans un flacon oblong, par exemple un flacon d'eau de Cologne, et fermez-le avec un bouchon recouvert de cire à cacheter. Pendez le flacon à l'air, de manière qu'il soit exposé au nord, et les cristallisations suivantes vous indiqueront le changement de temps :

Un liquide clair vous indique le beau temps; un liquide trouble, la pluie; de la glace au fond, un air lourd ou de la gelée.

Si le liquide est troublé avec de petites étoiles, il indique la tempête; s'il y a de gros flocons, l'air sera lourd et couvert, ou bien il y aura de la neige; des filaments dans la partie supérieure du liquide sont un signe de vent; de petites pointes coincideront avec un temps humide et nébuleux; si les filaments montent et se tiennent dans le haut du liquide, il y aura du

vent dans les couches d'air supérieures; de petites étoiles en hiver par un soleil brillant sont les avant-coureurs de la neige qui surviendra le premier jour ou le lendemain. Plus la glace monte, plus le froid augmente.

Ce que doit faire le cultivateur dans les années de disette

Le cultivateur travaillant et industrieux aura le précieux avantage de rester dans un état normal, lorsque ceux qui le sont moins subiront forcément les conséquences fâcheuses des fléaux destructeurs de l'année.

Par la prévoyance, l'un cherchera, lorsqu'il en est temps encore, à se mettre en garde contre la crise agricole du moment; il ne réduira pas ses animaux de moitié, par un temps de baisse, pour acheter au printemps, par une hausse inévitable; il suppléera au manque de paille, foin et fourrages naturels, par tous les moyens que la science agricole moderne lui indique. Les racines, les verdure, les mélangés de paille, fourrages et foin, procureront la quantité. Tout le monde sait qu'en temps de disette, on est heureux de manger du pain noir.

Il n'en sera pas de même du cultivateur routinier: il ne changera rien à ses habitudes. Les provisions de la grange ne lui suffiront pas: qu'importe? Il laissera souffrir son bétail, ou le vendra à la baisse pour racheter à la hausse; il ne prévoira même pas que sa famille souffrira des conséquences de son ignorance.

L'un restera dans un état normal, ne privant pas sa famille des objets nécessaires, et soldant régulièrement les fournisseurs; tandis que l'autre vivra de privations et ne pourra payer ses dettes que difficilement.

Pendant qu'il en est temps encore, cultivateurs, soyez prévoyants, ramassez pour l'hiver tout ce qui peut vous paraître de quelque utilité, et dont vous ne fuisiez aucun cas en temps ordinaire. Ainsi donc, pas de découragement: à nouveau mal nouveaux remèdes! — F. PASSET.

Petite chronique

La température continue d'être très-variable. C'est à peine si nous pouvons avoir deux jours de beau temps. Au moment où on s'y attend le moins, comme vendredi dernier, le ciel se couvre de nuages tout-à-coup, et la pluie tombe par torrents. On remarque aussi que les bourrasques de vent et de pluie sont très-fréquentes. Ces pluies, quoique de courtes durée, sont préjudiciables aux travaux des champs: non seulement elles prolongent le temps qu'on a continué d'y consacrer, mais elles empêchent encore d'engranger le foin et les grains dans un parfait état de dessiccation. Espérons que la dernière partie du présent mois nous donnera une température plus favorable.

Les grains mûrissent rapidement. A ne considérer que l'aspect des champs on se croirait déjà en Septembre. Raison de plus de désirer du beau temps si on ne veut pas voir se perdre une partie de la moisson.

Des pluies fréquentes et abondantes ont donné à la végétation une vigueur que la chaleur et le manque d'humidité avaient ralentie. Aussi on nous dit que partout la récolte sera meilleure qu'on ne l'espérait. Un M. Jos. Carrier, cultivateur expérimenté de Lévis, nous dit qu'il vient de terminer d'engranger une récolte de foin aussi bonne ou peut s'en faut que celle de l'année dernière. A l'heure qu'il est les grains sont à peu près parvenus à leur complète maturité, en sorte qu'après la fenaison qui se poursuit partout avec activité, les cultivateurs travailleront à la coupe des grains, qui, disons-le en passant, sont beaux et promettent une abondante récolte. — *Journal de Québec.*

On lit dans le *Journal d'Agriculture progressive* de Paris du 30 juillet ce qui suit :

On doit s'attendre inévitablement à des prix élevés pour les grains et toutes les substances alimentaires; les boulangers augmentent le prix de leur pain, les bouchers ne se soucient guère

de diminuer le prix de la viande, vendu à si bas prix par le producteur; le manque de foin dans les greniers, et l'herbe dans les prés oblige les cultivateurs à vendre leurs bestiaux; c'est un massacre général.

Le moment de réaction arrivera, cela est certain, mais combien de malheureux en ce moment seront ou ruinés ou près de leur ruine.

Les maïs disparaissent chaque jour; le peu qui reste est si petit, si malingre, si peu nourri, que l'on ne peut pas le faire entrer en ligne de compte.

Que de misères présentes et de misères en perspective.

Bien des fois j'ai fait entendre mes plaintes pour le manque de bras pour cultiver nos terres, pour ramasser nos récoltes, c'est bien autre chose, maintenant; l'armée vient de nous enlever une partie des hommes qui nous restaient et dans quelques jours, la garde mobile ne nous laissera que des infirmes et des vieillards. On est embarrassé dès maintenant pour achever le travail de la moisson; dans quelques jours ce sera bien pis.

RECETTES

Moyen pour savoir combien un jeune cheval doit encore grandir

Mesurez la hauteur des jambes de devant jusqu'à la pointe de l'épaule; mesurez de même la distance qu'il y a entre cette pointe de l'épaule et le garrot; la différence entre les deux mesures est la hauteur dont le poulain grandira encore.

Secret pour faire venir beaucoup de poissons où l'on veut pêcher

Prenez une 1/2 once de fromage de gruyère, broyez-le dans un mortier avec de l'huile d'olive, mêlez-y du vin peu à peu, jusqu'à ce que votre composition soit en pâte épaisse, joignez-y quelques gouttes d'eau de rose; faites avec cette pâte de petites boulettes comme des pois, que vous jeterez dans l'endroit où vous voudrez pêcher. Si l'eau est claire, on voit venir les poissons, et alors on peut se mettre à pêcher tout de suite.

Cuisson des légumes secs

Les fèves, pois cassés, etc., en un mot tous les légumes secs, jouent un rôle important dans la nourriture des familles laborieuses, depuis la sai-on actuelle jusqu'au retour des légumes verts. Ces légumes forment une nourriture substantielle et très-saine, mais à une condition qui malheureusement est rarement remplie: à condition d'une cuisson parfaite; car très-souvent, au bout de plusieurs heures d'ébullition, on n'obtient pas le degré de cuisson nécessaire.

Pour obtenir cette cuisson en deux heures nous rappelons volontiers un conseil déjà donné par nous l'an dernier: c'est de plonger dans l'eau de cuisson un petit sachet de linge contenant de la cendre de bois à raison d'un 1/2 d'once par pinte d'eau. On aura ainsi des aliments bien cuits, très-savoureux, d'une digestion plus légère et surtout plus silencieuse que par le procédé ordinaire.

Remède contre le rhume

Prenez: gomme arabique, une poignée; autant de jujubes et de figes; ajoutez-y la moitié d'une tête de pavot, et faites bouillir le tout dans une chopine d'eau; décantez et ajoutez-y une livre de miel, et faites bouillir jusqu'à consistance de sirop, qu'il faut prendre par cuillerée, plusieurs fois dans le cours de la journée, notamment le matin et le soir.

La tisane qui convient pour le rhume doit être faite avec des feuilles de ronces et du miel.

Choléra des volailles

Pour prévenir le choléra des volailles, il faut leur donner pour unique boisson de l'eau ordinaire dans laquelle on aura fait dissoudre 4 onces de sulfate de fer ou couperose pour 2 pintes d'eau, et continuer le traitement pendant au moins 15 jours; pour les volailles déjà atteintes, leur faire avaler, selon leur taille, un peu plus d'une once de poudre de camphre dans un demi jaune

d'œuf ou dans de l'eau gommeuse, et répéter le remède pendant trois jours.

Remède contre la chute de la laine

La chute de la laine, ce fléau des bergeries à peine connu autrefois, paraît avoir singulièrement augmenté ses ravages dans ces dernières années.

Un agronome allemand rapporte deux cas où les éleveurs ont fait cesser radicalement les pertes qu'ils avaient à supporter de ce chef en donnant aux moutons quelques feuilles vertes de pin. Ces feuilles aciculaires, paraît-il, exercent ici la même action que le principe amer du lupin quand on l'emploie pour prévenir la pourriture des bêtes à laine.

Toutefois, quand la chute de la laine se manifeste chez les agneaux, la cause de la maladie n'étant pas la même, on peut y remédier en administrant aux mères une quantité suffisante de sel.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XXIII

Une rencontre. -- Un service rendu n'est jamais perdu.

(Suite.)

— J'ai promis de vous donner ce ruban, dit-elle, et je l'ai fait; vous me donnerez pour cela ce que vous voudrez. Ma besogne est de servir à boire et à manger, et non à répondre à des questions.

Georges, après quelques moments de silence, paya avec une libéralité qui fit briller dans les yeux de la femme un éclair de plaisir, et s'appêta à se remettre en route.

Il allait faire tourner la tête à son cheval, quand l'aubergiste, mue par une impulsion soudaine, posa une main sur la bride.

— Vous avez une figure qui plaît, lui dit-elle, la main ouverte; et ce serait une pitié qu'il vous arrivât du mal. Il y avait une dame, et d'une rare beauté, qui m'a fait des signes, mais la voiture était trop bien gardée pour que je puisse lui causer.

— Était-elle bien portante ou souffrante?

— Elle paraissait assez malheureuse. Est-ce que vous la cherchez? demanda-t-elle brusquement.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que celui-là doit avoir de bons gants qui vont mettre la main dans un panier plein de serpents, il y a du danger à courir sur la route.

— Quel danger?

— Je l'ignore; mais je suis sûre qu'il y a du danger dans toutes les affaires auxquelles Matteo le borgne est mêlé.

Avant que Georges put lui demander ce que c'était que Matteo le borgne, son mari, un rustre assez repoussant apparut sur le seuil de la porte et ordonna rudement à sa femme de rentrer.

— Soyez sur vos gardes, dit cette dernière à voix basse à Georges en se retournant.

Les ombres de la nuit commençaient à descendre dans la plaine, lorsque Georges France, qui avait ce jour-là fait une longue route à travers un pays des plus accidentés, vit son cheval se cabrer soudain, avec une violence qui faillit le renverser.

Puis l'animal se tint immobile, la tête en arrière, les yeux dilatés, en tremblant de tous les membres, et montrant tous les signes d'une grande terreur.

Comprenant que le sagace animal avait reconnu la présence d'un danger qui n'était pas encore visible pour lui, Georges prit son pistolet, l'arma, et se pencha sur sa selle, chercha à pénétrer l'obscurité de la route.

A quelques pas en avant, il aperçut quelque chose de sombre qui était couché au milieu de la route, mais qui s'avancait lentement de son côté.

Supposant que c'était un énorme chien, il cria bien fort, et en même temps éperonna son cheval; mais celui-ci sans bouger d'un pas trembla avec un redoublement de violence.

Georges cria de nouveau, et leva son pistolet.

Au premier mouvement de son bras, l'animal se dressa, les yeux brillants comme deux balles de fer et prêt à s'élançer.

C'était un loup; au même instant, un bruit qu'il entendit dans les fourrés à sa droite, lui ayant fait tourner la tête, le jeune homme aperçut une multitude de ces animaux, qui sont d'ailleurs en si grand nombre dans le pays qu'il traversait.

Georges ne prit pas le temps de réfléchir.

Il visa celui des loups qui avait osé lui barrer le passage, tira, et l'envoya rouler dix pas en arrière.

Puis, au milieu des centaines de hurlements, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval qui partit comme une flèche.

Tout à coup, Georges entendit des cris : au secours ! Ces cris partaient d'un bouquet d'arbres qui se trouvait dix à douze pieds de la route.

Que faire ? lancer son cheval par-dessus le fossé était chose impossible ; descendre et l'attacher serait le condamner à être la proie des loups.

Un autre cri plus fort et plus désespéré que les autres le décida. Il sauta à terre, jeta la bride sur le coup du cheval, et le lâcha.

Il doit y avoir un village près d'ici, se dit-il ; son instinct l'y conduira et je le retrouverai.

Le cheval ne se sentit pas plutôt en liberté qu'il s'élança dans l'espace ; et Georges Franco, en se retournant, vit les loups qui se précipitèrent à sa poursuite.

Le jeune homme courut vers le fourré, et s'arrêta muet et effrayé devant le spectacle qui frappa ses regards.

Perchée sur l'une des basses branches d'un arbre, à une petite distance de terre, était une jeune fille que Georges jugea être âgée de seize à dix-huit ans. Au-dessous d'elle, bondissant et hurlant de rage étaient deux loups. A chaque bond, ils touchaient de leurs museaux la pauvre jeune fille qui était prête à s'évanouir de frayeur.

Un petit panier était renversé à terre.

Le plus petit des loups s'enfuit à la vue du jeune homme ; mais l'autre s'élança sur lui, et un combat acharné, dont nous ne décrivons pas toutes les péripéties s'engagea entre l'homme et la bête.

Après une lutte qui dura cinq minutes en réalité, mais une heure pour Georges, l'animal tombe la tête brisée d'un coup de canon de pistolet que lui asséna notre héros.

Le monstre se débattit un moment dans des convulsions, et puis resta immobile sur l'herbe. Georges était pâle et à bout de respiration ; ses nerfs se détendaient soudainement ; il chancela, et serait tombé près de son ennemi vaincu, si la jeune fille ne s'était élançée près de lui.

— Êtes-vous blessé ? lui demanda-t-elle, d'une voix douce, et qui tremblait encore de crainte. Oh ! vous êtes couvert de sang ! s'écria-t-elle, en indiquant l'écume enflammée dont le loup en mourant, avait couvert ses mains et ses vêtements.

— C'est son sang, répliqua Georges, en souriant.

La jeune fille lui prit les mains, et les porta à ses lèvres.

— Je vous dois la vie, dit-elle ; sans vous j'étais perdue, car je me sentais évanouir de terreur. Mais n'attendais pas que les autres loups arrivent, attirés qu'ils seront par le cadavre de leur compagnon. Le village est de l'autre côté de la lande, à un mille à peu près.

— Le village où vous demeurez ?

— Non, Monsieur ; mon chemin suit une direction différente, et je serai obligée de vous quitter après avoir traversé la lande.

— Permettez-moi de vous accompagner chez vous. . .

La jeune fille qui se baissait pour prendre son panier, se releva vivement, et répliqua d'un ton qui parut à Georges être plein d'alarme. . .

Non ! non ! pour rien au monde ! puis, s'arrêtant tout à coup elle ajouta : il y a une grande auberge dans le village, où vous serez beaucoup mieux.

— Comme vous voudrez, dit Georges, ce que je voulais, surtout, c'était vous voir hors du danger.

La jeune fille le regarda, et murmura :

— Je ne suis pas ingrate, monsieur. . . non, je ne suis pas ingrate.

Il y avait quelque chose dans le ton de sa voix de si vrai et de

si triste que Georges ne put s'empêcher de l'examiner avec attention.

Cette jeune paysane était un de ces types de force et de beauté féminine comme on en trouve dans les campagnes éloignées de l'influence énervante des villes. Ses cheveux, à moitié cachés sous un bonnet coquet, étaient noirs comme de l'ébène, ainsi que ses sourcils qui contrastaient avec la blancheur de son teint et les couleurs roses de ses joues.

Elle avait un air modeste et presque timide, mais on devinait autour de ses lèvres qu'elle serait capable de fermeté si les circonstances l'exigeaient. Ses manières étaient simples, et il semblait qu'il y avait en elle une sorte de contrainte.

S'apercevant de l'attention dont elle était l'objet, elle détourna à demi la tête, et rongit.

— Nous devons nous séparer ici, dit-elle brusquement, en s'arrêtant. Le village est là-bas. Vous pouvez distinguer la tour de l'église, entre les arbres.

— J'aurais voulu vous accompagner jusqu'à votre demeure, répliqua Georges ; mais je n'insisterai pas, de crainte d'être indiscret, ou de vous déplaire.

— Me déplaie ! oh ! monsieur, comment pouvez-vous penser cela ? ce n'est pas moi, mais les autres ! Elle s'interrompit soudainement, comme si elle eut craint d'en trop dire. Adieu, monsieur, ajouta-t-elle, je penserai toujours à vous dans mes prières.

Il y avait des larmes dans ses yeux ; mais l'obscurité empêcha Georges de les voir. Il s'approcha d'elle, et lui prit la main.

— Ne nous séparons pas ainsi, dit-il gaiement. Je ne désire pas pénétrer vos secrets, croyez-moi ; mais je voudrais du moins connaître le nom de celle à qui j'ai été assez heureux pour rendre un service.

Elle hésita un moment, un moment seulement, et répondit : Betty :

— Un nom charmant, dit Georges, avec un accent de bonté, et j'aurai du plaisir à me le rappeler ; mais je ne dois pas vous retenir plus longtemps, car la nuit vient, et votre mère. . .

— Je n'ai pas de mère ! Bonsoir, Monsieur, bonsoir ! et que Dieu vous preserve de tout danger.

Elle se détourna et s'éloigna rapidement dans une direction opposée au village. Une minute après, elle avait disparu dans les ombres de la nuit.

Au moment où Georges arrivait à l'extrémité de la lande, le son d'une voix qui appelait frappa ses oreilles. Il y répondit, et au bout de quelques secondes, il rencontra un cavalier qui tenait un cheval par la bride.

Georges reconnut avec joie que ce cheval était le sien. L'étranger lui dit qu'il l'avait trouvé galopant sur la lande, et que craignant qu'il ne fut arrivé quelque accident à son maître, il était revenu sur ses pas, en criant pour appeler son attention.

Quelques mots de Georges expliquèrent ce qui était arrivé. L'étranger l'accouta attentivement, et puis s'offrit à le conduire à l'auberge du village.

XXIV

Un conseil d'ami.--Le serpent sous les feuilles.

Le premier soin de Georges Franco, en arrivant à sa destination, fut de s'assurer que son cheval que l'on plaça dans l'écurie, à côté de celui de l'étranger, avait bien tout ce qui lui était nécessaire.

Puis il entra dans l'auberge. En attendant le souper que l'on était en train de préparer on lui servit, pour lui et son compagnon, une bouteille de bière.

Ce dernier, qui était d'un caractère assez social, accepta sans se faire prier, l'invitation que lui avait fait Georges de s'asseoir en face de lui ; et la bouteille n'était pas encore vidée qu'il avait fait de grands progrès dans son estime, car il ne pouvait se dissimuler que ses premières impressions étaient loin d'être favorables.

Cet inconnu n'avait certainement pas ce qu'on appelle une figure prévenante. Il était au-dessous de la taille moyenne, très-muscleux, et cependant n'était pas mal fait. Les traits, pris séparément, étaient tous bien, mais dans leur ensemble, ils avaient une expression désagréable, tout à la fois arrogante et servile.

Ses yeux, noirs et pénétrants, avaient un éclat sinistre, même lorsque sa bouche grimaçait un sourire. Ses cheveux noirs, son

teint olivâtre et son accent firent supposer à Georges qu'il était Italien.

— Vous n'êtes pas de ce côté-ci des Alpes ? dit notre héros, à un moment où la conversation languissait.

— En effet, je suis de Naples. . . . mon nom est Pescara, Andrea Pescara, à votre service.

Ils continuèrent à causer sur différents sujets, et l'étranger, comme pendant de l'aventure que Georges avait eue dans le bois, raconta plusieurs traits d'audace dont il était le héros.

— Vous paraissez bien connaître cette partie de l'Angleterre, fit observer Georges.

— Je n'y suis qu'en passant, répliqua Pescara, en haussant les épaules, un mouvement qui lui était habituel. Je séjourne avec un vieil ami, au château qui est tout près, le château noir. Le connaissez-vous ?

Tout en faisant cette question, il regarda furtivement Georges France, qui ne s'en douta pas, et répondit en remplissant son verre :

— Vous oubliez que je vous ai dit que je n'étais jamais venu en Angleterre.

Georges s'arrêta, jeta un coup d'œil sur son compagnon dont la figure sombre brillait en ce moment de bonne humeur, et lui dit de façon à n'être entendu que de lui :

— Avez-vous entendu parler d'un endroit qu'on nomme la tour du phare, et qui serait par là, dans le voisinage ?

— J'ai mieux fait que d'en entendre parler, je l'ai vue. Elle est à environ quinze milles d'ici. Il secoua la tête. La tour a une mauvaise réputation.

— Pourquoi ?

— On prétend qu'elle sert de lieu de rendez-vous à des pirates, des contrebandiers, et le reste. J'espère que ce n'est pas là que vous avez affaire. Si on en croit les on dit, ce ne serait pas un endroit sûr.

— Un homme averti est fort, répliqua Georges en riant et en se levant ; mais je vois qu'on va bientôt servir le souper, et je veux auparavant aller donner un autre coup d'œil à mon cheval. J'ai l'habitude de veiller moi-même à ce qu'il ne manque de rien.

— Une excellente habitude, et que je prendrai, dit l'étranger, le temps de finir mon verre, et je vous rejoins.

Dès que Georges eut dépassé le seuil de la porte, il s'opéra tout un changement sur la figure du signor Andrea Pescara.

(A continuer)



AVIS AUX CONTRACTEURS

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné comme suit : " Soumissions pour les Travaux du Canal Grenville, " seront reçues jusqu'à MERCREDI soir, le 31 AOÛT courant, pour l'agrandissement d'environ 5 milles du Canal Grenville, et la construction de trois écluses.

L'ouvrage sera livré soit en entier, soit séparé en trois sections différentes, chacune embrassant une écluse.

Les plans et les spécifications peuvent être vus à ce bureau, ou au bureau du Canal Lachine, et à Grenville, le et après Jeudi, le 19^e jour du courant, où les plans de soumissions imprimés et autres informations pourront être obtenus.

Les signatures de deux personnes solvables et responsables, consentant à se porter cautions pour la due exécution du contrat doivent être attachés à chaque soumission.

Le Département ne sera pas tenu d'accepter la plus basse, ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F. BRAUN,
Secrétaire.

Dépt. des Travaux Publics.
Ottawa, 13 août 1870.

APPRENTIS TYPOGRAPHES DEMANDÉS

DEUX jeunes gens désirant apprendre la typographie trouveraient immédiatement de l'emploi à l'imprimerie de la *Gazette des Campagnes*, en s'adressant à l'Editeur Propriétaire.

LE CONCOURS PROVINCIAL, AGRICOLE ET INDUSTRIEL POUR 1870

Ouvert au monde entier!

AURA lieu en la Cité de Montréal, MARDI, MERCREDI, JEUDI et VENDREDI, 13, 14, 15 et 16 SEPTEMBRE, sur le terrain Avenue Mont-Royal, près de Millé-End.

Prix offerts. \$12,000 à \$ 5,000

Pour la liste des prix et les blancs d'entrée dans les deux départements, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'agriculture, No. 615, rue Craig, à Montréal, ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées, dans le Département Agricole, devront NECESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 27 AOÛT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 3 SEPTEMBRE, ainsi que pour les objets du Département Industriel.

N.B.—Messieurs les concurrents voudront bien faire leurs entrées aux dates spécifiées ci-haut, après lesquelles le Secrétaire les refusera infailliblement ; cet ordre étant nécessaire pour terminer les bâtisses et autres préparatifs de l'Exposition.

Des arrangements seront faits avec les principales lignes de Chemins de Fer et de Navigation, pour rapporter, FRANCO, à destination, tout objet ou animal exposé qui n'aura pas été vendu.

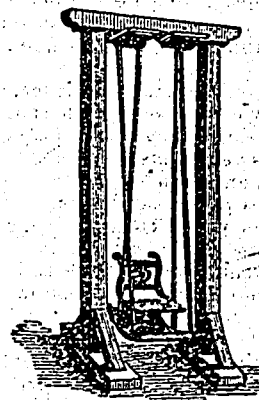
Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné, Secrétaire du Conseil d'agriculture de la Province de Québec.

GEORGES LECLERE,

Secrétaire C. A. P. Q.

Montréal, 14 Juin 1870.

NOUVELLE BALANÇOIRE BREVETÉE EVANGELISTE LAVIGNE



MENUISIER-ENTREPRENEUR,
Encoignure des rites St. Eustache et
St. Joachim, Faubourg Saint-Louis,
QUEBEC.

INVITE le public à visiter une nouvelle Balancoire de son invention, pour laquelle il a obtenu un brevet du gouvernement de la Puissance du Canada, le 28 juillet 1869.

Cette nouvelle balancoire se met par elle-même, sans aucune impulsion extérieure, et a l'avantage de n'exposer à aucun accident ceux qui veulent se livrer à ce petit exercice tout d'agrément.

Les dames peuvent aussi faire usage de cette balancoire sans s'exposer aux inconvénients qu'elles rencontrent

avec les balancoires ordinaires.

On peut voir une de ces balancoires mise en état de fonctionnement, au No. 36, rue Saint-Eustache, faubourg Saint-Louis, à Québec, et dans le jardin du propriétaire de la *Gazette des Campagnes*.

Les prix sont de \$12 à \$25, suivant la grandeur.

M. E. Lavigne a aussi à vendre des *Moulins à beurre* (barattes) pour la fabrication desquels il a obtenu une patente. Le grand débit qu'il a fait de ces moulins, parmi les cultivateurs des environs de Québec, est une haute recommandation de l'efficacité de ces moulins à beurre.

Québec, 11 août 1870.